

John Colborne. N'est-ce pas, mon cher Argall ?

—C'est vrai, général ! On ne sait quel est ce personnage, ni d'où il vient, ni où il va. C'est ainsi qu'il a figuré, presque invisiblement, dans les dernières insurrections. Aussi n'est-il pas douteux que les Papineau, les Viger, les Lacoste, les Vaudreuil, les Farran, les Gramont, tous les chefs enfin, comptent sur son intervention au moment voulu. Ce Jean-Sans-Nom est passé à l'état d'être quasi-surnaturel dans les districts du Saint-Laurent, en amont de Montréal, comme en aval de Québec. Si l'on en croit la légende, il a tout ce qu'il faut pour entraîner les villes et les campagnes, une audace extraordinaire, un courage à toute épreuve. Et puis, je vous l'ai dit, c'est le mystère, c'est l'inconnu !

—Vous pensez qu'il est venu dernièrement à Québec ? demanda lord Gosford.

—Les rapports de police, du moins, permettent de le supposer, répondit Gilbert Argall. Aussi ai-je mis en campagne un homme des plus actifs et des plus fins, ce Rip, qui a déployé tant d'intelligence dans l'affaire de Simon Morgaz.

—Simon Morgaz, dit sir John Colborne, celui qui, en 1825, a si opportunément livré, à prix d'or, ses complices de la conspirations de Chambly ?...

—Lui-même ?

—Et sait-on où il est ?

—On ne sait qu'une chose, répondit Gilbert Argall, c'est que, repoussé de tous ceux de sa race, de tous ces Franco-Canadiens qu'il avait trahis, il a disparu. Peut-être a-t-il quitté le nouveau continent ?... Peut-être est-il mort ?...

—Eh bien, le moyen qui a réussi près de Simon Morgaz, demanda sir John Colborne, ne pourrait-il réussir de nouveau près de l'un des chefs réformistes ?

—N'ayez pas cette idée, général ! répondit lord Gosford. De tels patriotes, il faut le reconnaître, sont au dessus de toute atteinte. Qu'ils se posent en ennemis de l'influence anglaise et rêvent pour le Canada l'indépendance que les Etats-Unis ont conquise sur l'Angleterre, ce n'est malheureusement que trop vrai ! Mais espérer qu'on pourra les achever, les décider à trahir par des promesses d'argent ou d'honneurs, jamais ! J'en ai la conviction, vous ne trouverez point un traître parmi eux !

—On en disait autant de Simon Morgaz, répondit ironiquement sir John Colborne ; or, il n'en a pas moins livré ses compagnons ! Et, précisément, ce Jean-Sans-Nom, dont vous parliez, qui sait s'il n'est pas à vendre ?...

—Je ne le crois pas, général, répliqua vivement le ministre de la police.

—En tout cas, ajouta le colonel Gore, que ce soit pour l'acheter ou pour le pendre, la première condition est de s'en emparer ; et, puisqu'il a été signalé à Québec...

En ce moment un homme apparut au tournant de l'une des allées du jardin, et s'arrêta à une dizaine de pas.

Le ministre reconnut le policier, ou plutôt l'entrepreneur de police—qualification qu'il méritait à tous égards.

Cet homme, en effet, n'appartenait pas à la brigade régulière de Comeau, le chef des agents anglo-canadiens.

Gilbert Argall lui fit signe de s'approcher, "C'est Rip, de la maison Rip and Co, dit-il en s'adressant à lord Gosford. Votre Seigneurie veut-elle lui permettre de faire son rapport ?"

Lord Gosford acquiesça d'un signe tête. Rip s'approcha respectueusement et attendit qu'il convint à Gilbert Argall de l'interroger—ce que celui-ci fit en ces termes :

"Avez-vous acquis la certitude que Jean-Sans-Nom ait été vu à Québec ?

—Je crois pouvoir l'affirmer à votre Honneur !

—Et comment se fait-il qu'il ne soit pas arrêté ? demanda lord Gosford.

—Votre Seigneurie voudra bien excuser mes associés et moi, répondit Rip, mais nous avons été prévenus trop tard. Avant-hier, Jean-Sans-Nom avait été indiqué comme ayant visité une des maisons de la rue du Petit-Champlain, celle qui est contiguë à la boutique du tailleur Emotard, à gauche, en montant les premières marches de la dite rue. J'ai donc fait cerner cette maison, qui est habitée par un sieur Sébastien Gramont, avocat et

député, très lancé dans le parti réformiste. Mais Jean-Sans-Nom ne s'y était pas même présenté, lui. Nos perquisitions ont été inutiles.

—Croyez-vous que cet homme soit encore à Québec ? demanda sir John Colborne.

—Je ne saurais répondre affirmativement à Votre Excellence, répondit Rip.

—Vous ne le connaissez pas ?

—Je ne l'ai jamais vu, et, en réalité, il est bien peu de gens qui le connaissent !

—Sait-on, du moins, quelle direction il a prise en sortant de Québec ?

—Je l'ignore, répondit Rip.

—Et quelle est votre idée à ce sujet ? demanda le ministre de la police.

—Mon idée est que cet homme a dû se diriger vers le comté de Montréal, où les agitateurs paraissent se concentrer de préférence. Si une sédition se prépare, c'est dans cette partie du Bas-Canada qu'elle éclatera vraisemblablement. J'en conclus que Jean-Sans-Nom doit être caché dans quelque village voisin des rives du Saint-Laurent...

—Justement, répondit Gilbert Argall, et c'est de ce côté qu'il convient de poursuivre les recherches.

—Eh bien, donnez des ordres en conséquence, dit le gouverneur général.

—Votre Seigneurie va être satisfaite. Rip, dès demain, vous quitterez Québec avec les meilleurs employés de votre agence. De mon côté, je ferai particulièrement surveiller M. de Vaudreuil et ses amis, avec lesquels ce Jean-Sans-Nom a certainement des entrevues plus ou moins fréquentes. Tâchez de retrouver ses traces, n'importe par quel moyen. C'est le mandat dont le gouverneur général vous charge spécialement.

—Et il sera fidèlement rempli, répondit le chef de la maison Rip and Co. Je partirai dès demain.

—Nous approuvons d'avance, ajouta Gilbert Argall, tout ce que vous croirez devoir faire pour opérer la capture de ce dangereux partisan. Il nous le faut mort ou vif, avant qu'il puisse soulever la population franco-canadienne par sa présence. Vous êtes intelligent et zélé, Rip, vous l'avez prouvé, il y a une douzaine d'années, dans l'affaire Morgaz. Nous comptons de nouveau sur votre zèle et votre intelligence. Allez."

Rip se préparait à partir, et il avait déjà fait quelques pas en arrière, lorsqu'il se ravisa.

"Puis-je soumettre une question à Votre Honneur ? dit-il en s'adressant au ministre.

—Une question ?...

—Oui, Votre Honneur, et il est nécessaire qu'elle soit résolue pour la régularité des écritures et la bonne tenue des livres de la maison Rip and Co.

—Parlez, dit Gilbert Argall.

—La tête de Jean-Sans-Nom est elle mise à prix ?

—Pas encore !

—Il faut qu'elle le soit, dit sir John Colborne.

—Elle l'est, répondit lord Gosford.

—Et à quel prix ?... demanda Rip.

—Quatre mille piastres.

—Elle en vaut six mille, répondit Rip. J'aurai des frais de déplacement, des débours pour renseignements spéciaux.

—Soit, dit lord Gosford.

—Ce sera de l'argent que Votre Seigneurie n'aura point à regretter...

—S'il est gagné... ajouta le ministre.

—Il le sera, Votre Honneur !

Et, sur cette affirmation, un peu hasardee peut-être le chef de la maison Rip and Co se retira.

"Un homme qui paraît sûr de lui, ce Rip ! fit observer le colonel Gore.

—Et qui doit inspirer toute confiance, répondit Gilbert Argall. D'ailleurs, cette prime de six mille piastres est bien faite pour exciter sa finesse et son zèle. Déjà, l'affaire de la conspiration de Chambly lui a valu des sommes importantes, et s'il aime son métier, il n'aime pas moins l'argent qu'il lui rapporte. Il faut prendre cet original comme il est, et je ne connais personne plus capable que lui pour s'emparer de Jean-Sans-Nom, si Jean-Sans-Nom est homme à se laisser prendre !"

Le général, le ministre et le colonel prirent alors congé de lord Gosford. Puis, sir John Colborne

donna ordre au colonel Gore de partir immédiatement pour Montréal, où l'attendait son collègue, le colonel Witherall, chargé de prévenir ou d'enrayer dans les paroisses du comté tout mouvement insurrectionnel.

II

DOUZE ANNÉES AVANT

Simon Morgaz ! Nom abhoré jusque dans les plus humbles hameaux des provinces canadiennes ! Nom voué depuis de longues années à l'exécration publique ! Un Simon Morgaz, c'est le traître qui a livré ses frères et vendu son pays.

Et on le comprendra, surtout dans cette France, qui n'ignore plus "maintenant" combien sont implacables les haines que mérite le crime de lèse-patrie.

En 1825—douze ans avant l'insurrection de 1837—quelques Franco-Canadiens avaient jeté les bases d'une conspiration, dont le but était de soustraire le Canada à la domination anglaise, qui lui pesait si lourdement. Hommes audacieux, actifs, énergiques, de grande situation, issus pour la plupart des premiers émigrants qui avaient fondé la Nouvelle-France, ils ne pouvaient se faire à cette pensée que l'abandon de leur colonie au profit de l'Angleterre fût définitif. En admettant même que le pays ne dût pas revenir aux petits-fils des Cartier et des Champlain, qui l'avaient découvert au XVI^e siècle, n'avait-il pas le droit d'être indépendant ? Sans doute, et c'était pour lui conquérir son indépendance que ces patriotes allaient jouer leur tête.

Parmi eux se trouvait M. de Vaudreuil, descendant des anciens gouverneurs du Canada sous Louis XIV—une de ces familles dont les noms français sont devenus pour la plupart les noms géographiques de la cartographie canadienne.

A cette époque, M. de Vaudreuil avait trente-cinq ans, étant né en 1790, dans le comté de Vaudreuil, situé entre le Saint-Laurent au sud, et la rivière Outaouais au nord.

Les amis de M. de Vaudreuil étaient, comme lui, d'origine française, bien que des alliances successives avec les familles anglo-américaines eussent altéré leurs noms patronymiques. Tels le professeur Robert Farran, de Montréal, François Clerc, un riche propriétaire de Châteauguay, et quelques autres, auxquels leur naissance ou leur fortune assuraient une réelle influence sur la population des bourgades et des campagnes.

Le véritable chef du complot était Walter Hodge, de nationalité américaine. Bien qu'il eût soixante ans alors, l'âge n'avait point attiédi la chaleur de son sang. Pendant la guerre de l'Indépendance, il avait fait partie de ces hardis volontaires, de ces "skinners", dont Washington dut tolérer les violences par trop sauvages, car leurs compagnies franches harcelèrent vivement l'armée royale. On le sait, dès la fin du dix-huitième siècle, les Etats-Unis avaient excité le Canada à venir prendre place dans la fédération américaine. C'est ce qui explique comment un Américain tel que Walter Hodge était entré dans cette conjuration, et en fut même devenu le chef. N'était-il pas de ceux qui avaient adopté pour devise ces trois mots, qui résument toute la doctrine de Munroe : "L'Amérique aux Américains !"

Aussi, Walter Hodge et ses compagnons n'avaient-ils cessé de protester contre les exactions de l'administration anglaise, qui devenaient de plus en plus intolérables. En 1822, leurs noms figuraient dans la protestation contre l'union du haut et du Bas-Canada avec ceux des frères Sanguinet, qui, dix-huit ans plus tard, entre tant d'autres victimes, devaient payer de leur vie cet attachement au parti national. Ils combattirent également par la plume et par la parole, lorsqu'il fut question de réclamer contre l'inique partage des terres, uniquement concédées aux bureaucrates, afin de renforcer l'élément anglais. Personnellement encore, ils luttèrent contre les gouverneurs Sherbrooke, Richmond, Monk et Maitland, prirent part à l'administration de la colonie, et s'associèrent à tous les actes des députés de l'opposition.